

La représentation de l'au-delà chez les Grecs

Evelyn GIRARD

Préliminaires

Évoquer la représentation de l'au-delà chez les Grecs, c'est d'abord refuser d'étudier la religion grecque comme les religions modernes. La religion grecque constitue pour nous un véritable dépaysement. Dans nos sociétés, plus ou moins laïcisées, le fait religieux relève du particulier, de l'individu ; dans la société grecque, la religion est totalement imbriquée dans la vie sociale et politique. Excluons tout de suite les orphiques qui vivent à l'écart de la cité et blâment les sacrifices sanglants. Dans notre monde moderne, pour prendre l'exemple de la religion judéo-chrétienne, elle a son livre sacré, la Bible, ses révélations et ses dogmes ; rien de semblable dans la religion grecque, qui ne possède ni livre fondateur ni littérature proprement religieuse ; pour reprendre brièvement une comparaison faite par J.-P. Vernant, pour nous, modernes, Dieu est extérieur à nous et transcendant ; il a créé le monde et les hommes et il est présent à l'intérieur de l'homme. Pour les Grecs, les dieux ne sont pas extérieurs au monde, n'ont rien créé mais ont été eux-mêmes créés, sont soumis au destin, ne sont pas éternels mais seulement immortels et ils interviennent constamment dans les affaires humaines.

Les Grecs et la mort

La religion grecque, à l'origine un assemblage très complexe de croyances et de rites d'origine et de nature diverses, s'organise peu à peu au cours des siècles en un univers cohérent où chaque dieu a son domaine propre bien défini ; la société des dieux finit par ressembler à la société humaine, reposant sur la famille et la monarchie. La théologie et le culte s'organisent eux aussi, d'où un ensemble de rituels très précis, très détaillés que l'homme pieux (*eusebès*) se doit d'observer. Mais en cela rien qui ressemble à un sentiment intérieur, à une relation plus ou moins intime avec la divinité, en vue d'une transformation intérieure, voire d'une assimilation avec elle. Là encore mettons à part l'orphisme qui révèle aux initiés les arcanes menant à une union possible avec la divinité après une série de réincarnations de l'âme dans un corps. L'orphisme représente une véritable école religieuse et philosophique qui conduira au

pythagorisme et au platonisme plus tard. Donc dans la religion grecque d'origine, être pieux c'est croire en l'efficacité du système symbolique mis en place par la cité pour gérer les rapports entre les hommes et les dieux et c'est y participer de façon très active.

Dans ces conditions, comment les Grecs se comportent-ils devant la mort ? L'inquiétude devant la mort l'homme l'a ressentie depuis la nuit des temps ; chez les Grecs la mort c'est, essentiellement, la perte de la lumière : songeons à Antigone : « Malheureuse je suis entraînée en cet imminent voyage. Cet œil sacré du soleil, il ne m'est plus permis de le voir. » (Sophocle, *Antigone*, v. 880-881.) Nés de la terre, les hommes y retournent et la communication entre vivants et morts n'est pas interrompue. Ainsi, dans les fêtes comme les Anthestéries, certaines cérémonies évoquent les morts par des rites et des formules magiques et ils sont renvoyés dans le royaume des morts des ombres par les mêmes procédés. Le mort est un être ambigu, respectable et bienfaisant mais aussi redoutable s'il souffre ; d'où les pratiques de l'embaumement, les offrandes etc. pour assurer son bien-être. Cela dit, les Grecs croyaient-ils donc à la survie de l'âme ? On peut en douter et seuls les mystères — surtout ceux d'Éléusis — puis l'orphisme et, au IV^e siècle, des écoles philosophiques comme le pythagorisme et l'école de Platon suggèrent à cet égard quelques espérances. À l'époque hellénistique une certaine inquiétude se manifeste dans la société : on peut songer à l'attitude des cyniques, indifférents aux coups de la fortune parce que la vie ne leur apporte rien. Ce sont surtout les jeunes gens qui se posent la question du sens de la vie et qui vont suivre les cours de l'Académie de Platon, de Xénophane, de Zénon d'Élée et de leurs successeurs. Ils connaissent une sorte de conversion morale. Un fragment attribué à Ménandre le suggère :

Toute cette vie que j'ai menée jusqu'ici ç'a été plutôt une mort qu'une vie, croyez-moi. Le Beau, le Bien, le Noble, le Mal, tout cela c'était entièrement la même chose. Telle était l'obscurité qui depuis longtemps me pesait sur l'esprit (...) Maintenant que je suis venu ici, c'est comme si j'avais fait l'incubation chez Asclépios, c'est comme si j'étais sauvé : j'ai repris vie (...) Ce si grand, ce si beau soleil, c'est maintenant que je le découvre pour la première fois.

Croit-on pour autant à une récompense après le mort et — en corollaire — à une punition pour une vie impure ? Si nous lisons certains textes littéraires, il faut constater que plus personne ne croit aux punitions (ou aux récompenses) après la mort. Mais qu'en était-il du commun des mortels ? Il vit, en fait, toujours dans les contes mythologiques décrivant le royaume des morts, le peuple des ombres, la barque de Charon, le Styx etc. et présentant, entre autres, le spectacle du châtement des grands criminels narré par les poètes.

Le dieu des Enfers

Commençons donc par le maître des lieux, Hadès, plus tard nommé Pluton (nous y reviendrons). C'est l'un des trois fils de Cronos et de Rhéa, le frère de Zeus et de Poséidon. À sa naissance il avait été, comme tous ses frères et sœurs (sauf Zeus) avalé par Cronos, puis rejeté lorsque Zeus, devenu grand, avait fait avaler à son père une drogue qui le forçait à restituer tous les enfants qu'il avait avalés. Après sa victoire sur les Titans, les trois frères se partagèrent, en tirant au sort, l'empire de l'univers ; tandis que Zeus obtenait le règne sur le ciel et Poséidon sur la mer, Hadès obtint le règne sur le monde souterrain, lieu impalpable, baigné d'une obscurité brumeuse. Le domaine à son tour prend, dès l'origine, le nom d'Hadès : on parle donc d'Hadès, le dieu et de l'Hadès le monde où résident les morts. L'étymologie traditionnelle, mais controversée, du mot est l'« invisible » (*a* privatif + *ideîn* = « voir ») et l'expression « le casque d'Hadès » s'emploie lorsqu'un dieu, comme Athéna (*Iliade*, V., 845) ou un héros comme Persée (Hésiode, *Le Bouclier*, v. 225) veut se rendre invisible. C'est d'ailleurs un thème commun au folklore de nombreux pays que celui du casque magique qui rend aussitôt invisible celui qui le pose sur son front ; en Grèce ce casque est appelé ainsi à cause de l'étymologie indiquée un peu plus haut. À noter que cette qualification d'« invisible » n'est presque jamais attribuée au royaume mais seulement au dieu.

Hadès est un dieu implacable qui ne permet à aucun de ses sujets de retourner vers les vivants ni à aucun vivant de pénétrer dans son royaume (il y eut quelques exceptions dont nous parlerons plus loin). C'est pourquoi on hésitait à la désigner par ce nom de peur d'exciter sa colère. On use donc d'un euphémisme, « Pluton » (= le riche), mot dérivé de *ploutos* (= « la richesse »). Pluton thésaurise les morts ; mais il est également riche de tous les trésors que renferme la terre : moissons, pierres précieuses ou métaux rares.

Implacable et redouté, Hadès n'a sur terre ni temple (sauf à Élis, où le temple n'était ouvert qu'un jour par an et accessible seulement aux sacrificateurs), ni autel et on ne connaît aucun hymne composé en son honneur ; quand on l'évoque c'est avec des jurons et des malédictions et en frappant le sol de ses mains. La religiosité populaire ne témoigne à Hadès que le culte minimum et ce culte se distingue par des cérémonies particulières : on ne lui sacrifie que dans les ténèbres et des victimes noires, dont les bandelettes sont de même couleur et dont la tête doit être tournée vers le sol. On fait brûler de l'encens entre les cornes de l'animal, on le lie et on lui ouvre le ventre avec un couteau dont le manche est rond et le pommeau d'ébène. Ceux qui offrent le sacrifice détournent la tête. Les cuisses de l'animal sont tout particulièrement consacrées au dieu.

Il y a également peu de représentation du dieu ; il est alors présenté avec un air sévère, une barbe épaisse, son casque sur la tête. Lorsqu'il est assis sur son trône d'ébène il tient dans la main droite soit un sceptre noir, soit une fourche, soit une pique. Parfois il tient des clefs en main pour exprimer que les portes de la vie sont

définitivement fermées pour les habitants de l'Hadès. Près de lui on voit parfois un cyprès, symbole de la mélancolie et de la douleur.

Hadès sort rarement de chez lui pour respirer l'air d'en haut. Un passage d'Homère nous dit toutefois qu'il fut blessé par Héraclès pendant la guerre de Troie :

Le dieux monstrueux, Hadès, comme d'autres a subi la sienne (= son épreuve) sous la forme d'un trait rapide, quand le même homme, le fils de Zeus qui tient l'égide, à Pylos, au milieu des morts, le vint frapper et livrer aux souffrances. Il s'en fut alors vers le palais de Zeus, sur le haut Olympe, le cœur en peine, tout transpercé par les douleurs : la flèche avait pénétré dans son épaule robuste et elle inquiétait son cœur. Péon sur lui répandit des poudres calmantes et il put le guérir parce qu'il n'était pas né mortel. (Homère, *Iliade*, V, 395-402.)

Il tomba amoureux de Perséphone, sa nièce, fille de Déméter et de Zeus. Celui-ci, gêné vis-à-vis de Déméter d'enfermer pour toujours Perséphone au royaume des ombres, ne voulait pas consentir au mariage. Hadès décida donc (avec la complicité de Zeus d'ailleurs !) d'enlever la jeune fille alors que Perséphone (ou Corè, son autre nom) était en train de cueillir des fleurs en compagnie de nymphes dans la plaine d'Enna, au centre de la Sicile, pendant une absence de sa mère.

Le chante Déméter (...) elle et sa fille aux longues chevilles qui fut ravie par Aïdoneus (...) tandis que, loin de Déméter au glaive d'or qui donne les splendides récoltes, elle jouait avec les jeunes Océanides à l'ample poitrine et cueillait des fleurs, - des crocus et de belles violettes — dans une tendre prairie, — des iris, des jacinthes et aussi le narcisse que, par ruse, Terre fit croître pour l'enfant fraîche comme une corolle (...) afin de complaire à Celui qui reçoit bien des hôtes. La fleur brillait d'un éclat merveilleux et frappa d'étonnement tous ceux qui la virent alors. (...) Il était poussé de sa racine une tige à cent têtes et, au parfum de cette boule de fleurs, tout le vaste Ciel d'en haut sourit et toute la terre et l'âcre gonflement de la vague marine. Étonnée l'enfant étendit à la fois ses deux bras pour saisir le beau jouet : mais la terre aux vastes chemins s'ouvrit dans la plaine nysienne et il en surgit, avec ses chevaux immortels le Seigneur de tant d'hôtes, le Cronide invoqué sous tant de noms. Il l'enleva et, malgré sa résistance, l'entraîna tout en pleurs sur son char d'or. (Homère, *Hymne à Déméter*, v. 1-23.)

Désespérée de la perte de sa fille, Déméter erra par le monde à sa recherche, jeûnant, une torche à la main et les cheveux défaits ; si bien que, faute de soins, la terre devint stérile. Enfin Déméter apprit le nom du ravisseur et ses pleurs obtinrent de Zeus la promesse du retour de sa fille, mais à une condition toutefois : il fallait que sa fille n'eût encore rien mangé depuis son arrivée dans le monde souterrain. Malheureusement Ascalaphe, fils d'une nymphe du Styx et de l'Achéron avait vu Perséphone manger un (ou six !) grains de grenade et la dénonça. Elle ne pouvait donc pas remonter du monde souterrain. Dans sa colère Déméter le transforma en chouette (ou en hibou). Toutefois Zeus apporta un adoucissement : il décida que Perséphone partagerait son temps entre la terre (six ou huit mois) et le monde souterrain. Ce mythe a toujours été interprété comme une allégorie : Perséphone doit descendre dans les

entrailles de la terre, comme les graines et les semences, afin que les récoltes nouvelles puissent germer.

Le domaine des Enfers

Hadès et Perséphone règnent donc sur le domaine des Enfers. Où se trouve et comment se présente ce royaume, cette demeure collective et éternelle assignée aux âmes des morts ? La localisation de cette demeure reste pour les Anciens assez mal déterminée : pour Homère c'est au pays brumeux des Cimmériens, à la limite de la terre, sur les rives du fleuve Océan c'est ainsi que Circé le présente à Ulysse :

Ton vaisseau va d'abord traverser l'Océan. Quand vous aurez atteint le Petit Promontoire, le bois de Perséphone, ses saules aux fruits morts et ses hauts peupliers, échouez le vaisseau. (...- toi, prends ton chemin vers la maison d'Hadès ! À travers le marais, avance jusqu'aux lieux où l'Achéron reçoit le Pyriphlégéthon et les eaux qui du Styx tombent dans le Cocyte. Les deux fleuves hurleurs confluent devant la Pierre : c'est là qu'il te faut aller. (...). Nous atteignons la passe et les courants profonds de l'Océan où les Kimmériens ont leur pays et ville. Ce peuple vit couvert de nuées et de brumes que jamais n'ont percées les rayons du soleil, ni durant sa montée vers les astres du ciel ni quand du firmament il revient à la terre ; sur ces infortunés pèse une nuit de mort. (Homère, *Odyssée*, chant X, v. 501 sqq et XI, v. 11-19.)

Pour d'autres, comme Platon et Pindare, les Enfers se situent dans les Îles des Bienheureux, situés vers l'Ouest, dans le courant de ce même fleuve Océan. Quant aux entrées des Enfers les Grecs les plaçaient au cap Ténare, au Sud du Péloponnèse (les Latins les placèrent dans la région volcanique de Cumès).

L'âme du mort est entraînée par les Kères, filles de la Nuit (le mot *Kèr* signifie « destruction » ou « mort »). Ces Kères, chez Homère, sont des divinités qui apportent la mort, notamment dans les combats :

Ils (les soldats) (...) se battent en se lançant mutuellement leurs javelines de bronze. À la rencontre participent Lutte et Tumulte et la déesse exécration (*Ker*) qui préside au trépas sanglant ; elle tient soit un guerrier encore vivant malgré sa fraîche blessure ou un autre encore non blessé ou un autre déjà mort, qu'elle traîne par les pieds, dans la mêlée et, sur ses épaules, elle porte un vêtement qui est rouge du sang des hommes. Tous prennent part à la rencontre et se battent comme des mortels vivants, et ils traînent les cadavres de leurs mutuelles victimes. (Description du bouclier d'Achille, Homère, *Iliade*, XVIII, v. 532-540).

Chez Hésiode ces Kères semblent se confondre avec les Moires :

Ils s'acharnaient au combat et, sur leurs pas, les Kères, couleur d'azur sombre, faisant claquer leurs dents blanches — affreuses, terrifiantes, sanglantes, effroyables — s'empressaient à l'envi autour de ceux qui tombaient. toutes, avides, voulaient humer le sang noir. Le premier qu'elles saisissaient, soit à terre, soit en train de tomber blessé, elles l'enveloppaient, abattant sur lui leurs immenses ongles, et son âme aussitôt descendait dans

l'Hadès, dans le Tartare glacé. À leur tête étaient Clotho et Lachésis¹ ; (...) puis, quand leur cœur s'était tout son saoul repu de sang humain, elles rejetaient le cadavre et retournaient exercer leur fureur dans le fracas de la mêlée. (Hésiode, *Le Bouclier*, v. 248-260.)

ou aussi avec les Érinées qui poursuivent les criminels. Hermès psychopompe escortait l'âme. Celle-ci pénétrait alors dans une étrange région, qui ressemblait au monde qu'elle avait quitté mais comme gommée, où les choses avaient leur couleur, les corps leur épaisseur et où les ombres humaines flottaient et se déplaçaient dans une demi-clarté. Virgile et Ovide nous évoquent ce monde :

(Énée et la Sibylle) allaient comme des ombres par la nuit déserte à travers l'obscurité et les vastes demeures de Pluton et son royaume de simulacres ainsi que, sous la lune incertaine et sa clarté douteuse des voyageurs dans la forêt quand Jupiter a couvert le ciel d'ombre et que la noirceur de la nuit a tout décoloré. (...) Au milieu du vestibule un orme touffu, immense, étend ses rameaux et ses bras séculaires : les vains songes, dit-on, y nichent un peu partout, attachés à toutes ses feuilles. (Virgile, *Énéide*, VI, v. 268 sqq.)

Il est un chemin dont la pente, assombrie par des ifs vénéreux conduit à travers un profond silence aux demeures infernales ; là les eaux inertes du Styx envoient les vapeurs qu'elles exhalent ; c'est par là que descendent les ombres récentes et les fantômes qui ont reçu les honneurs du tombeau. La Pâleur et le Froid habitent dans tout leur étendue ces lieux incultes. (Ovide, *Métamorphoses*, IV, v. 432 sqq.)

Un sentier en pente mène de cette région à l'un des fleuves des Enfers. Ces fleuves sont au nombre de quatre : le Cocyte (de *kôkuo* = se lamenter), l'Achéron (étymologie incertaine), le Styx (froid glacial qui fait frissonner d'horreur, verbe *stugeô*) et le Pyriphlégéthon (= qui brûle par le feu). Les deux premiers ont des flots bouillonnants ; le Styx est une sorte de marécage, encombré de tristes plantes aquatiques ; le dernier roule des flots de soufre et de flammes. Platon les évoque à la fin du *Phédon* :

Le plus grand (des fleuves) et celui dont le cours décrit le cercle le plus extérieur, c'est celui qu'on nomme Océan. Lui faisant vis-à-vis et coulant en sens contraire, est l'Achéron ; (...) c'est surtout sous la terre qu'il coule pour arriver au lac Achérousius ; c'est là que se rendent les âmes de la grande masse des trépassés. (...) Un troisième fleuve jaillit à mi-distance entre les deux premiers et, près du point d'où il a jailli, il vient tomber dans un vaste espace brûlé d'un feu intense ; il y forme un lac plus grand que notre mer à nous et tout bouillonnant d'eau et de boue ; son cours circulaire est, au sortir de ce lac, trouble et boueux ; puis, ayant sous la terre décrit une spirale, il parvient, dans une directions différente, jusqu'aux extrémités du lac Achérousius mais sans se mêler à son eau et, pour finir, après des enroulements répétés, il se jette dans une partie plus basse du Tartare ; c'est à ce fleuve qu'on donne le nom de Pyriphlégéthon ; ses laves crachent même leurs éclats sur la surface de la terre aux points où elles peuvent l'atteindre. Faisant à son tour vis-à-vis à celui-ci le quatrième fleuve débouche d'abord dans un pays qui, est, à ce qu'on dit, d'une effrayante sauvagerie et tout entier revêtu d'une espèce de coloration bleuâtre ; c'est la pays qu'on nomme stygien ; ce fleuve forme en outre le lac du Styx, dans lequel il se jette ; après qu'en

1. On considère cependant ces mots comme une interpolation.

y tombant ses eaux ont acquis de redoutables propriétés, il s'enfonce sous la terre et, en faisant des spirales, il court en sens contraire du Pyriphlégéthon au-devant duquel il s'avance, au voisinage du lac Achérousius, du côté opposé ; son eau du reste ne se mêle non plus à aucune autre mais, lui aussi, il vient se jeter dans le Tartare à l'opposé du Pyriphlégéthon ; le nom de ce fleuve, au dire des poètes, est Cocyte. Telle est donc la distributions naturelle de ces fleuves. (Platon, *Phédon*, 112e-113.)

Arrêtons-nous un moment sur le Styx : d'après Hésiode, Styx était une nymphe, fille d'Océan et de Thétis. Avec ses enfants elle se mit au service de Zeus lorsqu'il entra en lutte contre les Titans. En récompense, Zeus lui accorda de nombreux privilèges et tout serment prêté au nom de Styx fut rendu inviolable par les dieux :

... le jour où l'Olympien qui lance l'éclair appela tous les Immortels sur les hauteurs de l'Olympe en déclarant que pas un des dieux qui combattraient avec lui les Titans ne se verrait arracher son apanage mais qu'ils conserveraient chacun le privilège dont ils jouissaient déjà auprès des dieux immortels ; « et pour ceux que Cronos avait laissés sans privilège ou apanage, il s'engageait, lui, à leur faire obtenir privilège et apanage ». Or la première arrivée sur l'Olympe, ce fut Styx, l'immortelle avec ses enfants, docile aux conseils de son père. Et Zeus pour l'honorer, lui donna des dons en surplus ; il voulut qu'elle fût « le grand serment des dieux » et que ses enfants vissent habiter avec lui (...). Pour savoir qui ment parmi les habitants du palais de l'Olympe Zeus envoie Iris chercher (...) « le grand serment des dieux ». Dans une aiguière d'or elle rapporte l'eau au vaste renom qui tombe, glacée d'un rocher abrupt et haut. (...) Quiconque, parmi les Immortels, maîtres des cimes de l'Olympe neigeux, répand cette eau pour appuyer un parjure, reste gisant sans souffle une année entière. Jamais plus il n'approche de ses lèvres, pour s'en nourrir, l'ambroisie et le nectar. Il reste gisant sans haleine et sans voix sur un lit de tapis : une torpeur cruelle l'enveloppe. Quand le mal prend fin, au bout d'une grande année une série d'épreuves plus dures encore l'attend. Pendant neuf ans il est tenu loin des dieux toujours vivants, il ne se mêle ni à leurs conseils ni à leurs banquets durant neuf années pleines ; ce n'est qu'à la dixième qu'il revient prendre part aux propos des Immortels, maîtres du palais de l'Olympe : si grave est le serment dont les dieux ont pris pour garantie l'eau éternelle et antique de Styx qui court à travers un pays rocheux. (Hésiode, *Théogonie*, v.390-400 et 782-806.)

Ces serments solennels étaient souvent prêtés près d'une petite rivière portant le nom de Styx qui tombait en cascade en Arcadie laissant une coulée noire sur la roche.

L'arrivée et le séjour des âmes

L'âme arrive d'abord sur la rive du Styx où l'attend, sur une barque au bois pourri, le vieux nocher Charon :

Un horrible passeur garde ces eaux et ce fleuve, d'une saleté hideuse, Charon. Une longue barbe blanche inculte lui tombe du menton ; ses yeux sont des flammes immobiles ; un sordide morceau d'étoffe attaché par un nœud pend à son épaule. Seul il pousse la gaffe et manœuvre les voiles de la barque couleur de fer où il transporte les ombres de corps, très vieux déjà, mais de la solide et verte vieillesse d'un dieu. (Virgile, *Énéide*, VI, v. 295-304).

La barque est en si mauvais état qu'il faut, parfois, y faire quelques réparations indispensables, comme le raconte, de façon plaisante Lucien :

HERMÈS. — Faisons nos comptes, s'il te plaît, batelier. Voyons combien tu me dois déjà, afin d'éviter plus tard toute nouvelle contestation à ce sujet.

CHARON. — Oui, faisons nos comptes, Hermès ; c'est préférable et plus pratique de savoir où nous en sommes.

HERMÈS. — Je t'ai apporté une ancre que tu réclamais : cinq drachmes.

CHARON. — C'est cher !

HERMÈS. — Par Aidoneus, je l'ai payée cinq drachmes et la courroie pour attacher la rame, deux oboles.

CHARON. — Inscris cinq drachmes et deux oboles.

HERMÈS. — Plus une aiguille à coudre pour la voile : j'ai payé cinq oboles.

CHARON. — Ajoute-les.

HERMÈS. — Ensuite pour colmater les trous de la barque, des clous et un bout de corde avec lequel tu as attaché la vergue : au total, deux drachmes.

CHARON. — Tu as payé cela un bon prix !

HERMÈS. — Voilà ! À moins que nous n'ayons oublié autre chose dans le calcul. Dis-moi, quand me paieras-tu cela ?

CHARON. — Impossible maintenant, Hermès. Mais si une épidémie ou une guerre fait descendre beaucoup de monde, je pourrai alors faire des affaires et profiter de la cohue pour tricher sur le prix du passage.

HERMÈS. — Alors maintenant je n'ai plus qu'à m'asseoir par terre et à prier que se produisent les pires fléaux pour pouvoir être payé ! (Lucien, *Dialogue des morts*, 4.)

Pour pouvoir embarquer, l'âme doit prouver que le corps a bien été enterré selon les rites et doit payer son passage avec la pièce d'une obole qu'on a placée dans sa bouche. Dans le cas contraire, les âmes des morts errent sur les bords du Styx pendant cent ans avant que Charon ne les accepte dans sa barque :

Toute une foule répandue se précipitait vers la rive ; (...) les premiers froids de l'automne ne font pas glisser et tomber en plus grand nombre les feuilles des bois.(...) Tous debout suppliaient qu'on les fit passer les premiers et tendaient leurs mains dans leur grand désir de l'autre rive. Mais le dur nocher prend ceux-ci, puis ceux-là et repousse du rivage ceux qu'il écarte. (Énée demande à la Sibylle les raisons de ce choix.) « Toute cette foule que tu aperçois a été dénuée d'assistance et privée de sépulture. » (Virgile, *Énéide*, VI 306-332).

Cette barque pourrie n'a que très rarement été obligée de passer de êtres vivants : ils doivent être héros ou fils de dieu et présenter au nocher un rameau d'or, don mystique destiné aux dieux d'en bas :

Un rameau, dont la souple baguette et les feuilles sont d'or se cache dans un arbre touffu consacré à la Junon infernale. Tout un bouquet de bois le protège et l'obscur vallon l'enveloppe de son ombre. Mais il est impossible de pénétrer sous les profondeurs de la terre avant d'avoir détaché de l'arbre la branche au feuillage d'or. C'est le présent que Proserpine a établi qu'on apporterait à sa beauté. (Énée prie donc pour le trouver et voit arriver au-

dessus deux colombes qui prennent une certaine direction.) Elles volent devant lui picorant dans l'herbe (...) arrivées aux gorges empestées de l'Averne, elles s'élèvent d'un coup d'aile et, glissant dans l'air limpide, elles se posent toutes deux à l'endroit rêvé, dans l'arbre où le reflet d'or éclate et tranche sur le feuillage. (...) La frondaison d'or apparaissait dans l'yeuse touffue et ses feuilles brillantes crépitaient au vent léger. Aussitôt Énée attire à lui et arrache avidement le rameau trop lent à venir. (Virgile, *Énéide*, VI, v. 136-146 et 200-211.)

La traversée néanmoins n'est pas sans danger pour un être de chair dans cette barque aux fissures mal calfatées !

À peine débarquées, les âmes se trouvent en face du terrible Cerbère, le chien de garde qui veille à l'entrée du royaume d'Hadès. Il a trois têtes et une crinière ou une queue de serpent et ses aboiements épouvantent les passagers qui débarquent. Sa salive contient un poison : lorsque Héraklès, au cours de son douzième travail, le tira des Enfers, Cerbère, qui résistait et aboyait furieusement de ses trois gueules, laissa tomber de la salive sur le sol et donna naissance à la plante vénéneuse appelée aconit.

Il est une caverne dont d'épaisses ténèbres obscurcissent l'entrée et une route en pente par où le héros de Tirynte (= Hercule) malgré la résistance de Cerbère qui, en rencontrant les rayons éclatants du jour, détournait obliquement ses regards, le traîna dehors avec une chaîne aux anneaux d'acier ; excité par une colère furieuse, le monstre fit retentir les airs de ses triples aboiements à la fois et répandit sur la verdure des champs des gouttes d'écume toutes blanches ; elles épaissirent, croit-on, et, trouvant un aliment dans le sol riche et fécond, y développèrent leur vertu funeste ; de là des plantes vigoureuses qui, parce qu'elles poussent sur de durs rochers, ont reçu des paysans le nom d'aconit². (Ovide, *Métamorphoses*, VII, v. 409-419.)

Les âmes arrivent alors dans un espace assez neutre, la prairie des Asphodèles où séjournent les enfants morts en bas âge, les suicidés et les innocents injustement condamnés. Un des trois juges des Enfers, Minos, possède là son tribunal composé du conseil des silencieux et assigne à chacun sa place. Non loin de là se trouve le Champ des pleurs occupé par tous ceux que le mal d'amour a rongés :

Ceux dont le dur amour a rongé le cœur de son pouvoir impitoyable y trouvent, à l'écart, des sentiers cachés et l'ombre des forêts de myrtes : le mal d'amour les accompagne jusque dans la mort. Énée y aperçoit Phèdre (...), Pasiphaé. (...) Parmi ces âmes la Phénicienne Didon, sa blessure encore fraîche, errait dans les grands bois. Dès que le héros troyen fut près d'elle et la reconnut dans l'obscurité, ombre pâle (...) il se prit à pleurer et lui dit d'une douce voix d'amour : « Malheureuse Didon, on ne m'avait donc pas trompé : tu n'étais plus et, le fer à la main, tu avais été jusqu'au bout de ton désespoir. Hélas, ai-je donc été la cause de ta mort ? J'en jure par les astres, par les dieux d'en haut, par tout ce qu'il y a de sacré dans ces profondeurs de la terre, reine, c'est malgré moi que je me suis éloigné de tes rivages. Les ordres des dieux (...) m'y ont impérieusement poussé. Et je ne pouvais pas penser que tu ressentirais une si grande douleur de mon départ... Arrête ; ne te dérobe pas à mes yeux. Est-ce bien moi que tu fuis ? C'est la dernière fois que les destins me permettent de te parler. » Ainsi Énée essayait d'adoucir cette âme de colère aux farouches regards et de lui tirer des

2. Du grec *akonē*, pierre à aiguïser ; mais l'étymologie est suspecte.

larmes. Mais elle, détournant la tête attachait ses yeux sur le sol ; et ces paroles n'émeuvent pas plus son visage que si elle était un rocher ou un marbre de Paros. (Virgile, *Énéide*, VI, v.442-472.)

Plus loin encore on trouve l'espace où séjournent les guerriers illustres comme Achille :

L'ombre d'Achille aux pied légers me reconnu (c'est Ulysse qui parle) et parmi les sanglots me dit ces mots ailés : « Tu veux donc, malheureux, surpasser tes exploits ! mais comment osas-tu descendre dans l'Hadès au séjour des défunts, fantômes insensibles des humains épuisés ? Aussitôt à ces mots d'Achille je répons : « Fils de Pélée, Achille, ô toi le plus vaillant de tous les Achéens, c'est pour Tirésias que tu me vois ici : je voulais qu'il m'apprît le moyen de rentrer à mon rocher d'Ithaque. (...) Mais, Achille, a-t-on vu ou verra-t-on jamais un bonheur égal au tien ? Jadis, quand tu vivais, nous tous, guerriers d'Argos, t'honorions comme un dieu ; en ces lieux, aujourd'hui, je te vois, sur les morts, exercer la puissance ; pour toi, même la mort, Achille, est sans tristesse ! Je dis mais aussitôt il me dit en réponse : « Oh ! ne me farde pas la mort, mon noble Ulysse ! J'aimerais mieux, valet de bœufs, vivre en service chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand-chose, que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint. » (Homère, *Odyssée*, XI, v. 471-491.)

Bientôt on arrive à un carrefour devant la façade du palais d'airain où résident Hadès et Perséphone ; deux chemins se présentent, l'un menant vers le Tartare, l'autre vers l'Élysée.

Le *Tartare* est une véritable forteresse défendue par Tisiphone (une des trois Érynies) et où siège en permanence le deuxième juge des Enfers, Rhadamanthe, chargé de juger les coupables et les criminels :

Énée regarde derrière lui et, à gauche, au pied d'un rocher, il voit une large enceinte fermée d'un triple mur, entourée des torrents de flammes d'un fleuve rapide, le Phlégéon du Tartare, qui roule des rocs retentissants. En face, une énorme porte et des montants d'acier massif tels qu'aucune force humaine, aucun engin de guerre, même aux mains des habitants du ciel, ne pourrait les enfoncer. Une tour de fer se dresse dans les airs. Tisiphone, sa robe ensanglantée relevée, assise et toujours en insomnie, garde l'entrée nuit et jour. Il en sort des gémissements, le cruel sifflement des verges, le bruit strident du fer et des trainements de chaînes. Énée s'est arrêté et, saisi de terreur, il écoute attentivement ce fracas : « Quels sont les crimes qu'on châtie, vierge, dis-le-moi ? Et par quels supplices ? Quelles lamentations effrayantes viennent à mes oreilles ? » La prophétesse lui répondit : « Illustre chef des Troyens, les lois divines interdisent à l'homme pur de franchir ce seuil de scélératesse. (...) Le Gnosien Rhadamanthe exerce dans ces lieux un pouvoir impitoyable. Il met à la torture et interroge les auteurs de crimes cachés et il les force d'avouer les forfaits qu'ils se réjouissaient vainement d'avoir dissimulés parmi les hommes et dont ils reculèrent l'expiation jusqu'au jour trop tardif de la mort. Aussitôt la vengeresse Tisiphone, armée d'un fouet, bondit sur les coupables, les flagelle et, de sa main gauche dirigeant sur eux ses farouches reptiles, elle appelle la troupe barbare de ses sœurs. Alors seulement les portes maudites crient et roulent sur leurs gonds avec un horrible fracas (Virgile, *Énéide*, VI, v. 549-574.)

Rhadamanthe juge aussi ceux qui se sont livrés à l'*hubris* en se posant comme rivaux des Immortels ; citons par exemple Ixion, roi des Lapithes qui avait voulu séduire Héra, ou Sisyphe, roi de Corinthe, le plus rusé des mortels ; il avait révélé au fleuve Asopos que c'était Zeus qui avait enlevé sa fille Égine ; il avait été puni de cette révélation par Zeus qui lui avait envoyé Thanatos (= la mort) ; mais Sisyphe enchaîna Thanatos et les humains ne mouraient plus ; délivré par Arès, Thanatos vient s'emparer de Sisyphe mais celui-ci, par précaution, avait enjoint à son épouse de laisser son corps sans offrandes funéraires ; arrivé aux Enfers Sisyphe obtint d'Hadès l'autorisation de retourner sur terre pour punir son épouse ; il y revint donc et mourut très âgé à Corinthe. Toutefois les dieux lui réservèrent comme châtiment de pousser en haut d'une montagne un gros rocher qui, chaque fois qu'il allait atteindre le sommet, retombait en bas :

Je vis aussi Sisyphe, en proie à ses tourments : ses deux bras soutenaient la pierre gigantesque et, des pieds et des mains, vers le sommet du tertre il la voulait pousser ; mais à peine allait-il en atteindre la crête qu'une force soudain la faisant retomber, elle roulait au bas, la pierre sans vergogne ; mais lui, muscles tendus la poussait derechef ; tout son corps ruisselait de sueur et son front se nimbait de poussière. (Homère, *Odyssee*, XI, v. 593-600.)

A. Camus a fait de Sisyphe le héros de l'absurde : on a compris déjà que Sisyphe est le héros de l'absurde.

Il l'est autant par ses passions que par son tourment. Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie, lui ont valu ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever. C'est le prix qu'il faut payer pour les passions de cette terre. (...) Pour celui-ci on voit seulement tout l'effort d'un corps tendu pour soulever l'énorme pierre, la rouler, l'aider à gravir une pente cent fois recommencée ; on voit le visage crispé, la joue collée contre la pierre, le secours d'une épaule qui reçoit la masse couverte de glaise, d'un pied qui la cale, la reprise à bout de bras, la sûreté toute humaine de deux mains pleines de terre. Tout au bout de ce long effort mesuré par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause que Sisyphe m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre lui-même ! Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin. Cette heure qui est comme une respiration et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience. À chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher. (Camus, *Essais, Le mythe de Sisyphe*.)

Dans ce Tartare citons encore Tantale, roi de Phrygie (ou de Lydie) : invité par les dieux à leur table il aurait dérobé du nectar et de l'ambrosie pour en donner à ses amis mortels ; on l'accusait aussi d'un autre crime : il aurait coupé en morceaux son fils Pélops, en aurait fait un ragoût qu'il aurait servi aux dieux pour tester leur clairvoyance ; tous, sauf Déméter, (alors en quête de sa fille Perséphone et qui était affamée) refusèrent ce mets Le supplice de Tantale aux Enfers consistait dans

l'impossibilité de boire l'eau qui lui arrivait pourtant jusqu'au menton mais disparaissait quand il voulait en boire. Voici deux représentations du supplice de Tantale :

Je vis aussi Tantale en proie à ses tourments. Il était dans un lac, debout, et l'eau montait lui toucher le menton ; mais toujours assoiffé il ne pouvait rien boire : chaque fois que, penché, le vieillard espérait déjà prendre de l'eau, il voyait disparaître en un gouffre le lac et paraître à ses pieds le sol de noir limon, desséché par un dieu. Des arbres à panache, au-dessus de sa tête, poiriers et grenadiers et pommiers aux fruits d'or laissaient pendre leurs fruits ; à peine le vieillard faisait-il un effort pour y porter la main : le vent les emportait jusqu'aux sombres nuées. (Homère, *Odyssée*, XI, v. 582-590.)

Et en voici une autre évocation apparemment plus plaisante :

MÉNIPPE. — Pourquoi pleures-tu, Tantale ? Pourquoi gémis-tu sur ton sort, debout près du lac ?

TANTALE. — Parce que je meurs de soif.

MÉNIPPE. — Es-tu donc à ce point paresseux que tu ne veuilles te baisser pour boire, ou bien, par Zeus, puiser de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE. — Cela ne servirait à rien de me baisser : l'eau fuit, dès qu'elle me sent approcher. Et si, par hasard, j'arrive à en prendre un peu dans ma main, et que je la porte à ma bouche, je n'ai pas le temps de mouiller le bord de mes lèvres et déjà elle s'écoule entre mes doigts, je ne sais pas comment, et que ma main reste sèche.

MÉNIPPE. — Ce qui t'arrive est prodigieux, Tantale. Mais, dis-moi, pourquoi as-tu besoin de boire ? Tu n'as plus de corps : il est enterré quelque part en Lydie. C'est lui qui pouvait jadis avoir faim et soif. Aujourd'hui tu es une âme. Alors comment peux-tu avoir soif ou boire ?

TANTALE. — C'est précisément cela mon châtement : mon âme a soif comme si elle était un corps. (Lucien, *Dialogues des morts*, 17.)

Une autre tradition veut qu'il ait eu une pierre suspendue en permanence au-dessus de sa tête.

À droite du palais d'Hadès et de Perséphone s'ouvre le chemin qui mène au séjour des Bienheureux ou Élysée. Le nom de ce séjour varie : il s'agit tantôt des Champs-Élysées, tantôt des Îles des Bienheureux (*makarôn nêsoi*) — ces bienheureux étaient peut-être à l'origine les dieux seuls —, tantôt de la plaine élyséenne (*élusion pédion*) — chez les poètes lyriques essentiellement. La plus ancienne mention de ce séjour apparaît chez Homère où le dieu de la mer, Protée, prédit à Ménélas qu'il ne mourra pas et que les dieux l'enverront aux Champs-Élysées ; pourquoi ce privilège ? Parce qu'il a épousé Hélène, fille de Zeus.

Quant à toi, Ménélas, ô nourrisson de Zeus, sache que le destin ne te réserve pas, d'après le sort commun, de mourir en Argos, dans tes prés d'élevage ; mais aux Champs Élysées, tout au bout de la terre, les dieux t'emmèneront chez le blond Rhadamanthe, où la plus douce vie est offerte aux humains, où sans neige, sans grand hiver, toujours sans pluie, on ne sent que zéphyr, dont les risées sifflantes montent de l'Océan pour rafraîchir les hommes... pour eux, l'époux d'Hélène est le gendre de Zeus. (Homère, *Odyssée*, IV, v. 559-569.)

Chez Hésiode, les Îles des Bienheureux sont baignées par le fleuve Océan. Elles comportent de beaux jardins inondés de lumière où vivent sans souci aucun les hommes bons.

Tous ceux qui ont eu l'énergie (...) de garder leur âme absolument pure de mal, suivent jusqu'au bout la route de Zeus qui les mène au château de Cronos ; là, l'île des Bienheureux est rafraîchie par les brises océanes ; là resplendissent des fleurs d'or, les unes sur la terre, aux rameaux d'arbres magnifiques, d'autres, nourries par les eaux ; ils en tressent des guirlandes pour leurs bras ; ils en tressent des couronnes sous l'équitable surveillance de Rhadamanthe. (...) Parmi eux sont Pélée et Cadmos ; Achille y fut apporté par sa mère quand elle eut touché par ses supplications le cœur de Zeus. (Pindare, *Olympiques*, II, v. 75-82.)

On a supposé que cet Élysée était une survivance de la religion minoenne ; chez les Grecs l'accès à ce séjour était subordonné au jugement de deux Crétois, Minos et Rhadamanthe, et, plus tard, les cultes à mystères (comme ceux d'Éleusis), qui ouvraient aux initiés d'heureuses perspectives sur la vie éternelle, semblent remonter au lointain passé crétois. À noter, également, que le nom de Perséphone qui règne avec Hadès sur les Enfers, n'a aucune étymologie grecque et doit donc être d'origine crétoise. En tout cas, la notion de récompense et de punition dans l'au-delà est relativement tardive et née sans doute sous l'influence de l'orphisme ; celui-ci croit en la réincarnation : l'âme est enfermée dans le corps (*sôma*) comme dans un tombeau (*sêma*) et elle est soumise à une réincarnation perpétuelle dans le corps d'un homme ou d'un animal. Après sa mort l'homme est jugé aux Enfers sur sa vie passée ; en fonction des actions réalisées les juges attribuent le type de corps mérité pour la prochaine réincarnation et, à ce moment, l'âme doit boire l'eau du Léthé (= oubli) pour oublier ce qu'elle a vécu lors des réincarnation précédentes. Ce n'est guère avant Platon que l'Hadès devient un lieu de rétribution positive ou négative (voir, entre autres, la fin de *La République* de Platon et le mythe d'Er). Enfin certaines philosophies ont pensé que seules les âmes tout à fait bonnes arrivaient directement à l'Élysée ; les médiocres remontaient sur terre pour s'y perfectionner dans une nouvelle existence.

Les Grecs ont donc forgé non pas une mais plusieurs images de l'au-delà ; qu'ils aient cru ou non à une vie future, différente ou meilleure, est une question qui n'est pas de leur ressort mais de celui du christianisme. Seuls l'orphisme ou les mystères comme ceux d'Éleusis, de Dionysos ou de la Grande Mère introduisent dans la préparation de l'initié une sorte de méditation sur l'au-delà et un certain contact avec le divin.

3. Peut-être la voie lactée.